

# LE RETOUR,

A-PROPOS-VAUDEVILLE,

A L'OCCASION DU RETOUR DE S. A. R. MONSIEUR  
LE DUC D'ANGOULÊME.

PAR MM. MARTIN-ST.-ANGE, DE ST.-GEORGES, ET ST.-LÉON.

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
d , le décembre 1823.*

---

PRIX : 1 fr. 50 cent.

---



A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,  
ANCIENNES ET MODERNES,

Chez M<sup>me</sup>. HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, n<sup>o</sup>. 21,  
au coin de celle de Rivoli;

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

---

1823.

---

## **PÉRONNAGES.**

**Le père LAFRANCE**, fermier, ancien militaire.

**CAROLINE**, sa fille.

**CHARLES**, frère de Caroline, lieutenant de la garde royale.

**FERNAND**, officier espagnol de troupes royales.

**M. LENOIR**, vieux médecin.

**JEANNETTE**, servante de Lafrance.

**NICOLAS**, valet-de-ferme.

**UN VIEUX SERGENT.**

**UN AIDE-DE-CAMP DU DUC.**

**SOLDATS, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.**

---

*La scène se passe en France, dans un village situé sur la frontière à quelques lieues de Bayonne.*

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Ex., en date de ce jour.

Paris, le 28 novembre 1823.

Par ordre de son Excellence,

*Le Chef adjoint au Bureau des Théâtres,*

**COUPART.**

---

**F.-P. HARDY**, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N<sup>o</sup>. 44.

# LE RETOUR,

A-PROPOS-VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente la place du village. — A droite, la maison de Lafrance, à gauche, sur le premier plan, la maison de Monsieur Lenoir. — Au fond, on aperçoit les Pyrénées.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, NICOLAS.

( *Jeannette entre poursuivie par Nicolas.* )

NICOLAS.

Tu en es bien sûre au moins?..

JEANNETTE.

Oui.

NICOLAS.

Il y a suspension d'armes.

JEANNETTE.

Oui.

NICOLAS.

Ainsi, relâche pour les boulets de canon pendant huit jours.

JEANNETTE.

Oui, oui, oui, oui... combien de fois faut-il te le dire.

NICOLAS.

Dam! écoute donc; c'est important pour moi, ça. Il y va de ma santé. Depuis que cette guerre est commencée, j'ai eu tant de souleurs, que j'en maigris à faire peur.

JEANNETTE.

A faire peur!... tu n'avais pas besoin de la guerre pour ça.

NICOLAS.

C'est bon! c'est bon!.. pas de propos... Dans ce pays-ci les beaux hommes sont rares. Vous êtes ben heureuse de m'avoir pour prétendu.

JEANNETTE.

Oh! oui, un joli prétendu, ma foi!.. qui est poltron comme un lièvre... qui a la fièvre quand il entend le tambour... N'as-tu pas honte d'être le seul garçon de l'endroit, qui ne soit pas parti, pour l'Espagne, comme volontaire?

NICOLAS.

Tiens, et qu'est-ce qui aurait gardé le village? est-ce que je ne représente pas la garnison? d'ailleurs, j'ai des infirmités, moi; il est vrai que ça ne paraît guères... mais, quand même, j'nous pas d'vocation pour la guerre... on n'sait pas ce qui peut arriver... tiens, regarde ce pauvre monsieur Fernand, ce jeune officier Espagnol, blessé, que not' maîtr', le père Lafrance, logé chez lui... ah! à propos, tu ne sais pas?..

JEANNETTE.

Quoi?

NICOLAS.

J'ai fait une découverte.

JEANNETTE.

Ça doit être fameux!

NICOLAS.

Je ne sais pas, si c'est fameux, mais c'est sûr... Monsieur Fernand, le jeune officier espagnol, est amoureux de mam'zelle Caroline.

( 5 )

JEANNETTE.

Comment tu as découvert tout ça !.. hé ! bien , il y a huit jours que je le sais , moi.

NICOLAS.

Allons donc , il n'y en a que neuf qu'il est ici.

JEANNETTE.

Queuq'ça dit ça ?

NICOLAS.

Bah !

Air : *L'amour ainsi qu'la nature.*

J'fus trois mois sans vous rien dire ,  
Sans vous parler d'mon martyre ;  
J'fus six mois , quoique malin ,  
Sans oser vous prend' la main.  
Mais dans un an mes affaires  
Seront en bon train...

JEANNETTE.

Oui-dà !

L'amour et les militaires  
N'connais'st pas ces distanc's là. (*bis.*)

C'est si vrai , que quand on l'a amené ici il était triste , sombre , rêveur ; quand il a vu not' demoiselle , il est devenu aimable , poli. On dit qu'il est brave comme un français , j'crois qu'il est aussi galant,

NICOLAS.

Ah ! oui , t'as raison ; nous aut's nous sommes galans ; moi , d'abord quand je m'y mets , je l'suis !.. ah ! mais d'une force ! tu sais ?.. quand je t'agace , que j'te pince , et puis que j'te donne des tapes !.. hein !.. n'est-ce pas que j'suis galant. (*Il court après Jeannette.*)  
Allons , dis que j'suis galant tout d'suite.

JEANNETTE.

Veux-tu finir !.. ah ! v'là Mam'zelle et monsieur Fernand... j'crois qu'ils n'ont pas besoin de nous... viens nous-en. (*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

CAROLINE, FERNAND.

( *Caroline soutient Fernand qui marche avec difficulté.* )

CAROLINE.

Air : *Un moment de peine.*

( *Des Rendez-vous Bourgeois* )

N'allez pas si vite ,  
Ou bien je vous quitte ;  
Je tremble pour vous.

FERNAND.

Que vos soins sont doux !

( *A part.* )

Près d'elle j'endure  
Plus d'une douleur ;  
Une autre blessure  
A frappé mon cœur !

CAROLINE.

Je puis , j'en suis sûre ,  
Calmer sa douleur.

ENSEMBLE.

FERNAND.

Ah ! son ame pure  
Promet le bonheur.

CAROLINE.

Doucement , Monsieur ; doucement... vous ne voulez-  
donc pas guérir ?..

FERNAND.

Ah ! Mademoiselle , vos soins sont si tendres , si doux  
que je tremble de les perdre , en recouvrant la santé.

CAROLINE.

C'est possible , mais moi , je ne veux pas que vous  
souffriez plus long-temps .. ça me fait trop de mal...  
pauvre jeune homme !.. quand on pense à ce qui vous

a valu cette vilaine blessure... quel courage ! quelle générosité !

FERNAND.

Je n'ai fait que mon devoir. Au plus fort du combat, j'aperçois un officier se défendant seul contre plusieurs espagnols ; je m'élançe vers lui ! mes efforts l'arrachent à ces furieux. L'un d'eux me porte un coup terrible ! je tombe !.. mais je l'avais sauyé !.. on l'entraîne loin de moi, sans cela, j'en suis bien sûr, il ne m'eût pas abandonné... ma blessure me força à quitter l'armée... j'en ai gémi d'abord !.. mais à présent...

CAROLINE.

O ciel ! si mon pauvre frère, mon bon Charles, a été blessé comme vous... fait prisonnier peut-être !

FERNAND.

Il aura trouvé dans mon pays, n'en doutez pas, Mademoiselle, des âmes bonnes et tendres comme la vôtre ; car nos deux nations se ressembleront toujours par le cœur.

*Air : Dans son castel, dame du haut lignage.*

Ah ! pour toujours, tige chérie  
 Famille auguste des Bourbons !  
 Sur la France et sur ma patrie,  
 Entends tes nobles rejetons.

Cet avenir rendant nos sorts prospères ;  
 La haine alors se montrerait en vain ;  
 Oui, quand les rois se soutiennent en frères,  
 Leurs enfans se donnent la main.

CAROLINE.

Ah ! monsieur Fernand, que vous me faites de bien !.. allons, voilà encore ce vilain, M. Lenoir. (*A part.*) Mon père dira ce qu'il voudra, mais je ne serai jamais la femme de cet homme-là.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, LENOIR, *des cartes de géographie sous le bras et des journaux à la main.*

LENOIR.

Ah ! vous voilà, monsieur Fernand !.. mon ami,

mon cher ami... vous voyez un homme perdu , ruiné ,  
enfoncé... les rentes!..

FERNAND.

Ont-elles baissées ?

LENOIR.

Ah ! bien , oui... 91 fr. 10 c., 91 fr. 50 c., 92 fr...  
enfin de ce train-là , il n'y a pas de raison pour qu'elles  
n'aillent pas au pair !

FERNAND.

Comment jouez-vous donc ?

LENOIR.

A la baisse ! mon ami , à la baisse ! voyez le journal :  
( *Il lit.* ) « Le 9 septembre , les français ont battu en  
« retraite. — Le 10 , on leur a fait 300 prisonniers. —  
« Le 12... »

FERNAND , *tirant d'autres journaux de sa poche.*

Un instant ! lisez à votre tour. « Le 10 , les français  
« sont entrés victorieux dans Tarragone. — Le 11 , ils  
« ont pris le Trocadéro. — Le 12... »

LENOIR.

Eh ! qui diable croire donc ?

FERNAND.

Les écrivains , qui n'ayant pas de motifs pour taire la  
vérité , la publient toujours quand elle honore leurs  
compatriotes.

CAROLINE.

Allez , monsieur Lenoir , vous êtes un mauvais fran-  
çais.

LENOIR.

Du tout , Mademoiselle , je vois juste.

CAROLINE.

Il y paraît.

LENOIR , *avec mystère.*

Je vous dirai en confidence que... mais , que ça ne  
nous passe pas , je vous en prie ; n'allez pas me com-

promettre !.. ça va très-mal pour nous , là-bas... j'ai eu des nouvelles certaines de l'armée par le barbier du village... il a un ami , dont le beau-père est parent du cousin , de l'oncle , de la femme d'un tambour major de la garde Royale.

CAROLINE.

De la garde royale !.. c'est dans ce corps là que sert mon frère.

LENOIR.

Ah ! oui , le petit Charles... pauvre enfant !.. j'en suis vraiment fâché pour lui ; parce qu'il paraît certain que trois régimens de la garde , ont été surpris , pendant leur dîner par deux cents espagnols. Nos pauvres soldats étaient à ce qu'il paraît , un peu en train , c'est la vérité , l'ennemi vous les a donc pincés entre la poire et le fromage , et votre serviteur , de tout mon cœur , il n'est resté que le seul tambour-major qui a fait parvenir la nouvelle.

FERNAND

Il faut convenir , monsieur Lenoir , que vous êtes , ou bien fou , pour croire une pareille histoire , ou bien méchant pour la répandre.

CAROLINE , *bas à Fernand.*

Bien , bien , dites-lui son fait.

LENOIR.

Monsieur Fernand !..

FERNAND.

Oui , d'assiez-vous en être blessé , vous m'entendrez... ah ! Monsieur , j'ai connu des Français exerçant le même état que vous... quelle différence !.. la bonté la plus touchante régnait dans leurs consolans discours... leurs larmes coulaient sur le sort des infortunés , qu'une maladie cruelle moissonnait au tour d'eux ! je les ai vu , ces généreux Français , respirer la mort dans les hôpitaux de Barcelone , pour arracher au trépas les malheureux , qu'ils étaient venus secourir !

CAROLINE , *à part.*

Ah ! comme il parle bien !

FERNAND.

*Air : Tendres échos, errans dans ces vallons.*

Chacun s'éloigne, entraîné par la peur !  
Le fils, hélas ! craint d'embrasser sa mère ;  
Le frère fuit, s'il aperçoit sa sœur ;  
L'amante, aussi, n'est plus qu'une étrangère.  
Mais le Français, que l'effroi n'atteint pas  
Dans tous les temps sut braver le trépas ! (bis.)

Le mal augmente, et les nuits et les jours,  
Quoique loin d'eux, on tremble pour sa vie !  
A leurs amis, ils ont en vain recours ;  
Pas un secours au sein de la patrie !  
Mais le Français, que l'effroi n'atteint pas,  
Dans tous les temps sut braver le trépas ! (bis.)

LENOIR.

Ah ! je comprends... c'est un petit reproche indirect... que voulez-vous?... chacun a sa manière de voir. Je n'ai pas quitté mes foyers, moi... que seraient devenus mes malades.

*Air : vaudeville des Amazones.*

Pour une cure chimérique,  
Que maint confrère ait bravé le danger ;  
Dans mon zèle patriotique,  
D'ici, j'ai cru ne devoir pas bouger,  
J'ai mes clients, et jamais l'étranger,  
De moi, n'aura pas même une ordonnance,  
J'ai fait serment, et je le dis partout,  
De ne purger, de ne saigner qu'en France,  
Je suis Français, mon pays avant tout !

FERNAND.

Allez, Monsieur, allez, vous devriez rougir... mais je sors, car la présence d'un lâche m'a toujours fait mal.

CAROLINE.

Oui, allons-nous-en... mais voyez donc le méchant homme ; il ne rit jamais que quand les autres pleurent.

*(Caroline et Fernand sortent.)*

LENOIR.

Caroline! Caroline!.. eh! bien, c'est ça, ils s'en vont ensemble... diable, diable, diable, diable! il est temps que je fasse ma femme de cette petite femme-là.

SCÈNE IV.

LAFRANCE, LENOIR.

LAFRANCE.

Ah! c'est vous, monsieur Lenoir.

LENOIR.

Moi-même, beau-père, moi-même... eh! bien, comment va cette santé aujourd'hui?

LAFRANCE.

Mais, dieu merci, ça ne fléchit pas. On boit encore à sec.

LENOIR.

Allons, allons, tant mieux... ah! ça, dites donc, papa Lafrance, se marie-t-on, oui ou non?

LAFRANCE.

Pableu! mais un jour ou l'autre.

LENOIR.

C'est que, voyez-vous, c'est autant de temps perdu, et je n'en ai pas à perdre.

LAFRANCE.

Fort bien, mais Caroline peut encore attendre.

LENOIR.

Je ne pense pas qu'elle soit de cet avis-là.

LAFRANCE.

Nous reparlerons de cela dans quelque temps.

LENOIR.

Non, non, il faut que vous me fixiez une époque.

LAFRANCE.

Parbleu! à la signature de la paix!

LENOIR.

Diable, diable, diable! vous voulez donc que je reste célibataire?

LAFRANCE.

Mais d'au moment à l'autre...

LENOIR.

D'un moment à l'autre!... écoutez-moi, père Lafrance, cette guerre-là ne finira pas de sitôt... c'est moi qui vous le dis... je ne m'endors pas sur le rôti... j'ai consulté mes cartes, ce matin, et je me suis aperçu que dans cette maudite Espagne, il y a des déserts! mais des déserts immenses!.. et puis, des vents d'une force! et au moment, où vous y pensez, le moins, patatras... il vous tombe une montagne sur la tête... d'après cela, je crois qu'il est inutile de vous en dire davantage.

LAFRANCE.

Vous êtes fou, monsieur Lenoir!.. mais qu'est-ce que j'entends?

## SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, JEANNETTE, *accourant.*

JEANNETTE.

*Air : Vif et léger. (Trilby.)*

Ah! quel moment!  
Quell' bonn' nouvelle!  
J'prouvons not' zèle  
En l'apportant.  
La belle fête!  
Eli' s'ra complète!..  
Ah! quel succès!  
J'avons la paix!

Not' maîtr'! not' maîtr'! il vient d'arriver à la poste, un courrier qui porte à Paris la nouvelle d'la paix d'la guerre.

LENOIR.

Comment?.. de la guerre?

JEANNETTE.

Non, d'la paix!

LAFRANCE.

De la paix!.. elle est signée!

LENOIR.

Ça ne se peut pas ; ça ne se peut pas.

JEANNETTE.

Si , puisque l'courrier l'dit.

LENOIR.

La belle preuve !.. tu as mal entendu.

JEANNETTE.

Oh ! qu'non ! c'est vous, qui n'voulez jamais entendre.

LENOIR.

Mon journal ne me parle pas de ça.

JEANNETTE.

Il est gentil vot' journal !

( *Dans ce moment le canon se fait entendre.* )

LAFRANCE ET JEANNETTE.

Le canon !

LENOIR.

Quand je vous disais , le canon... qu'avez-vous à répondre à cela ?

LAFRANCE.

Il annonce la paix !

LENOIR.

Oui , fiez-vous y . Ce sont les hostilités qui recommencent.

## SCENE VI.

LES MÊMES , NICOLAS , *accourant.*

NICOLAS.

*Air : Vif et léger.*

Ah ! quel moment !  
Quell' bonn' nouvelle !  
J'prouvons not' zèle  
En l'apportant.  
La belle fête !  
Elle s'ra complète !  
Ah ! quel succès  
V'ia les Français !

LENOIR.

Les Français !

NICOLAS.

Ils descendent les montagnes.

LENOIR.

Ils descendent les Pyrénées.

LAFRANCE.

Nous allons donc les revoir !

LENOIR.

Ils battent en retraite.

LAFRANCE.

En retraite ! morbleu ! ça ne s'est jamais vu !

LENOIR.

Mon barbier me l'avait bien prédit ! l'ennemi a pénétré sur notre territoire... diable, diable, diable ! quatre francs de baisse... on devait s'y attendre.

LAFRANCE.

Nos bons soldats !... ils rentrent dans leurs foyers !

LENOIR.

Allons donc !... et le canon qui gronde toujours... une guerre qui ne fait que commencer !

( On entend le tambour. )

Le tambour !... ils approchent !... on les poursuit !

LAFRANCE , avec joie.

Comme nous allons les recevoir !

LENOIR.

Allons nous cacher.

LAFRANCE.

Vous me faites pitié.

LENOIR.

Rentrons chez nous , mon bon monsieur Lafrance , serrez votre argenterie... tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai déjà pris mes précautions , moi... j'ai caché un rouleau de cent Louis dans deux pots de confitures.

( 15 )

LAFRANCE.

Je vais leur ouvrir toutes les portes de ma maison.

LENOIR.

Moi, je vais fermer les miennes... rira bien qui rira le dernier !

LAFRANCE.

Le pauvre homme !

LENOIR.

Le pauvre homme !

( *Il rentre chez lui.* )

## SCENE VII.

LAFRANCE, FERNAND, CAROLINE, UN VIEUX SERGENT, NICOLAS, JEANNETTE, SOLDATS, VILLAGEOIS.

LES SOLDATS.

Vive le Roi ! vive le duc d'Angoulême !

LES VILLAGEOIS.

Vivent les soldats français !

LE VIEUX SERGENT.

Vive le duc d'Angoulême ! corbleu ! c'est à son courage , à son génie que l'on doit l'honneur de cette belle campagne... ah ! si vous l'aviez vu comme nous ! c'est un lion que cet homme-là !

*Air : vaudeville des Limites.*

Au milieu de mille boulets,  
Ce héros, que rien n'épouvante,  
A vu souvent la mort de près  
Sans qu'elle émût son ame ardente. (*bis.*)  
Il disait, fier de nos succès,  
A ceux qui tremblaient pour sa vie :  
MOURIR ENTOURÉ DE FRANÇAIS,  
C'EST MOURIR EN BONN' COMPAGNIE.

FERNAND.

Ah ! mes amis , et après le combat !..

*Air de Céline.*

Cette voix si noble et si fière  
Changeait pour calmer la douleur.  
C'était l'organe tutélaire  
D'un ami , d'un consolateur.  
Sa bonté , don de la nature ,  
Portait la paix au fond du cœur ;  
Il cicatrisait la blessure ,  
Avec l'étoile de l'honneur.

LE VIEUX SERGENT , *montrant sa croix.*

J'en sais quelque chose , mon officier.

FERNAND.

Ah ! mon brave , vous l'avez bien mérité !

LE VIEUX SERGENT.

Ma foi j'crois que vous avez raison.

*Air : Je ne suis pas épris des plaisirs de Paris.*

Quand j'suis au champ d'honneur ,  
Je n'manqu' pas un' décharge.  
Lorsque l'on bat la charge ,  
Je sens battre mon cœur.  
Ce bruit-là m'électrise !  
Quoi-que blessé souvent ,  
En avant ! en avant !  
Fut toujours ma devise.  
Un grenadier français (bis.)  
Ne recule jamais.

De r'tour dans mes foyers ,  
Pour être utile encore ,  
A la Franc' que j'adore ,  
J'brav'rais d'nouveaux dangers .  
Comme on me vit naguères  
L'poste l' plus périlleux ,  
Comblerait tous mes vœux ;  
Pour défendre des frères...  
Un grenadier français (bis.)  
Ne recule jamais.

Brave homme !

LE VIEUX SERGENT.

Quant à vous, mes amis, remerciez votre bonne étoile ; le Duc va passer par votre village.

TOUS.

Par notre village !

LAFRANCE.

Quel bonheur ! notre bon prince viendrait ici !

CAROLINE.

Nous pourrons donc lui dire , combien nous l'aimons.

LAFRANCE.

Le Duc ici !.. mes amis, ne perdons pas de temps... coupez des branches d'arbres...

CAROLINE.

Céuillez toutes les fleurs de notre jardin... faisons des couronnés , des guirlandes... élevons un arc de triomphe.

NICOLAS.

Queu fête , ça va faire !

LE VIEUX SERGENT.

Bravo ! bravo !.. ah ! vous ne serez pas les seuls ; allez.

*Air : de la Sentinelle :*

De tous côtés , cet exemple suivi,  
Lui prouvera le bonheur de la France.  
De le revoir , qui ne serait ravi !  
Assez long-temps , on vécut d'espérance.  
Quand nous regagnons nos foyers ,  
Ah ! dans sa marche triomphale !  
C'est sous des dômes de lauriers ,  
Entouré de tous ses guerriers ,  
Qu'il reverra la capitale.

CAROLINE.

Vous avez bien raison , monsieur le Soldat.

Air : *des Compagnons de voyage.*

En gémissant, nous l'avons vu partir,  
Il s'éloignait de la patrie ;  
Mais la triste mélancolie,  
Fait place, en ce jour, aux élans du plaisir.  
Aussi, partout sur son passage,  
Les chaumières et les palais,  
De leur amour, offrant le gage,  
Lui présenteront leur hommage ;  
Il aura les cœurs des Français,  
Pour ses compagnons de voyage.

( *Pendant ces couplets, on a apporté des branchages, et des fleurs. Tout le monde travaille.* )

LE VIEUX SERGENT.

Mes amis, nous sommes de l'avant-garde, nous autres ; assez causé, tournons les talons.

LA FRANCE.

Un moment, mon ancien, nous ne nous quitterons pas comm' ça... Nicolas ! du vin... des verres...

LE SERGENT.

Je vous devine, mon digne homme.

( *Nicolas apporte du vin et des verres et verse à boire aux soldats.* )

LE VIEUX SERGENT.

A la santé du Prince généralissime !.. à la santé du libérateur de l'Espagne !

TOUS.

A la santé du duc d'Angoulême !

LE VIEUX SERGENT.

Grenadiers ! garde-à-vous !.. portez vos armes... par le flanc droite... à droite... pas accéléré... en avant... marche !

Air : *Amis, courons.*

Partons, amis,  
Quittons ce pays ;  
Nous devons précéder le prince.  
Dans chaqu' province

( 19 )

Admis  
Et chéris,  
Ce n' s'ra qu'un' fêt' jusqu'à Paris.

CHŒUR.

LES SOLDATS.

Partons, amis, etc.

LES VILLAGEOIS.

Partez, amis,  
Quittez ce pays ;  
Vous devez précéder le prince, etc.

( *Les soldats s'éloignent.* )

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* LE VIEUX SERGENT, ET LES  
SOLDATS, LENOIR, à la fenêtre de sa maison.

( *Tout le monde travaille. L'arc de triomphe est presque  
achevé.* )

LENOIR, *entr'ouvrant sa fenêtre.*

Si je pouvais seulement entrevoir...

JEANNETTE, *l'apercevant.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce qui paraît donc là-haut?..  
la vilaine tête!.. hé! c'est monsieur Lenoir.

LENOIR, *se retirant.*

Dieu!.. ils m'ont aperçu!..

JEANNETTE, *l'appelant.*

Monsieur Lenoir!

LENOIR.

Je ne suis pas blanc.

LA FRANCE.

Allons donc, voisin, ne vous cachez pas comme ça...  
venez nous aider...

LENOIR.

Comment les aider!.. ah! ça, ils me prennent pour

un autre... désespéré; mais une indisposition subite...  
je ne sors pas de chez moi, aujourd'hui.

LAFRANCE.

Craindriez-vous de témoigner votre reconnaissance...

LENOIR.

Élever des arcs de triomphe au vainqueur !.. quand  
le sort a trahi nos drapeaux...

TOUS , *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LENOIR.

Les malheureux !.. je crois qu'ils rient... insensés...  
je me barricade !..

( *Il disparaît et ferme ses fenêtres. — On entend des  
cris d'allégresse et le bruit du tambour.* )

LAFRANCE , *regardant vers le fond.*

Mes enfans ! c'est sans doute lui !.. courons, courons  
tous , à sa rencontre !

LES PAYSANS.

Oui ! oui ! oui !

LAFRANCE.

*Air : de la Laitière Suisse.*

Courons tous au devant  
De ce prince vaillant ;  
A ses pieds à l'instant .  
Notre amour nous appelle .  
Après tous ses succès ,  
Ses rapides progrès ;  
Il s'ra pour les Français  
Un modèle .

En ce jour que l'allégresse brille ;  
N'ayons tous qu'un seul cœur, qu'un seul cri !  
Tous, enfans de la même famille,  
Offrons nos vœux à c'noûvel Henri !

TOUS.

Courons tous au devant, etc.

( *Lafrance et les villageois sortent.* )

SCENE IX.

CAROLINE, FERNAND.

FERNAND.

Maudite blessure!.. je ne peux pas les suivre.

CAROLINE.

Eh! bien, Monsieur, vous est-il donc si pénible de rester avec moi?

FERNAND.

Quoi!.. vous daigneriez...

CAROLINE.

Certainement, Monsieur, je daignerai être heureuse... Eh! ne le suis-je pas en effet, en cherchant par mes soins à conserver un défenseur de plus à votre bon Roi.

FERNAND, *lui prenant la main.*

Chère Caroline!

CAROLINE.

Allons, Monsieur, pas de ces émotions là... le médecin vous a ordonné de la tranquillité... du calme...

FERNAND.

Du calme! et puis-je en goûter près de vous, quand je songe qu'il faudra vous quitter... rentrer en Espagne... bientôt, peut-être!.. ah! Caroline, mon courage m'abandonne à cette cruelle pensée.

CAROLINE, *avec ingénuité.*

Vous m'aimez-vous?

FERNAND.

O ciel! plus que la vie!..

CAROLINE.

Vous ne m'en aviez rien dit; hé bien, je l'avais deviné.

DUO.

Air : *Quoi partir!* (de la Neige.)

FERNAND.

Ah! pour jamais!

Ma tendre amie,  
Je me livre aux regrets ,  
Pour la vie.  
Malheur affreux !  
Ainsi qu'un rêve ,  
Mon dernier jour heureux  
Pour moi s'achève.

CAROLINE.

Cruelle erreur !  
Il fallait taire ,  
Le doux secret d'un cœur  
Qui sait me plaire.

CAROLINE.

Vous partez ?

FERNAND,

Je le dois.

CAROLINE.

Me quitter pour toujours !

FERNAND.

Je serai pour la vie  
Fidèle à nos amours ;  
Je serai , mon amie ,  
Fidèle à nos amours.

CAROLINE.

Fidèle à nos amours  
Toujours.

ENSEMB. }

FERNAND.

Fidèle à nos amours  
Toujours.

FERNAND.

Votre père vous destine à un autre... dois-je payer  
tous ses bienfaits, en enlevant le cœur de sa fille , à  
l'époux qu'il a choisi pour elle.

CAROLINE.

Vous n'enlèverez mon cœur à personne, entendez-  
vous , Monsieur, je vous l'ai donné.

FERNAND.

Que je suis heureux !

SCÈNE X.

LES MÊMES , LENOIR , à la lucarne de son grenier.

LENOIR.

Le bruit a cessé... je n'aperçois rien. (*Regardant sur la place.*) Dieu ! si fait ! et j'en vois de belles !... ma future... et l'étranger qui a poussé l'audace jusqu'à lui baiser la main !.. si elle avait seulement un peu d'esprit national... heureusement , je suis là , et je vais y mettre bon ordre... (*Criant.*) Holà ! jeune homme.

(*Roulement de tambour.*)

Qu'est-ce que c'est que ça ? (*Les cloches sonnent.*) Miséricorde ! c'est le tocsin ! (*On entend une décharge de fusils.*) Ah ! mon dieu ! (*Il laisse tomber son télescope.*) Ma vue se trouble... je tremble... je frémis... ma foi , songeons d'abord au plus pressé. Sauve qui peut !.. courons me blottir derrière mes fagots... on ne viendra pas me chercher là peut-être. (*Il se retire précipitamment.*)

FERNAND.

Voici nos bras alliés !... les libérateurs de mon pays !

SCÈNE XI.

LA FRANCE , CHARLES , CAROLINE , FERNAND ,  
JEANNETTE , NICOLAS , SOLDATS , VILLAGEOIS.

CHARLES.

Mon père !

CAROLINE.

Mon frère !

CHARLES.

Mes bons amis , que je vous presse tous sur mon cœur !.. il faisait chaud là-bas ; mais enfin me voilà , grâce au courage d'un allié , d'un ami...

( *Apercevant Fernand.* ) O ciel ! cet air , ces traits ,  
mon cœur ne me trompe pas !.. c'est lui ! c'est lui !..  
voilà mon sauveur !

CAROLINE.

Son sauveur !

LA FRANCE.

Que dis-tu ?

FERNAND , à *Charles.*

Suffrez que je vous prie de taire...

CHARLES.

Votre action magnanime !.. jamais !.. je voudrais pou-  
voir le dire à toute la terre !.. mon père , écoutez :

*Air : De la Poule Coquette.*

(Contredanse.)

Le jour luit , le combat commence ;  
Chaque soldat , plein de vaillance ,  
Accourt bientôt de toutes parts ,  
Se ranger sous ses étendards.

Entendez-vous soudain , dans le lointain ,  
Avec un sourd fracas , gronder l'airain !  
Déjà la mort planant sur les deux camps ,  
Marque les combattans.

Par le choc , les fers retentissent ,  
Dans les airs mille voix gémissent...  
A la tête de mes soldats ,  
Je vole au devant du trépas.

Contre quatre ennemis , je combattais ;  
Puisqu'ils étaient quatre contre un Français ,  
Ils n'ont donc pas oublié la valeur  
De ce peuple vainqueur.

Ma force trahit ma vaillance ;  
Je vais périr... Fernand s'élance...  
Son noble bras change mon sort ;  
Et l'ennemi reçoit la mort.

Mais quel spectacle affreux !  
Une main ferme et sûre ,  
D'une horrible blessure ,  
Le frappe sous mes yeux.

Loin de lui, le combat m'entraîne...  
Mais le ciel propice à ma peine,  
Exauce le vœu de mon cœur ;  
Il me rend mon libérateur.

CHARLES.

Cher Fernand, comment jamais m'acquitter envers vous?..

FERNAND.

Ah ! mon ami, si j'osais...

CHARLES.

Parle, parle; tu m'as rendu aux embrassemens de mon père; que ne te dois-je pas !

FERNAND, *regardant Caroline.*

Déjà frère par les armes, ne pourrions-nous resser-  
rer encore...

CHARLES.

Il se pourrait?.. ma sœur...

LAFRANCE.

Ma fille !

FERNAND.

Je l'adore, Monsieur, je n'ai pu résister à ses char-  
mes, à sa touchante bonté...

CHARLES.

Quel bonheur ! car si j'en juge par le trouble de Car-  
oline...

CAROLINE.

Mon frère...

CHARLES.

Embrasse-moi, ma chère sœur, tu me combles de  
joie.

FERNAND.

Mon cher Charles !..

CHARLES, *à son père.*

Vous pouvez avoir un fils de plus.

LAFRANCE, *tendant la main à Charles et à Fernand.*  
Mes enfans !.. à demain la nôce !

SCENE XII.

LES MÊMES, LENOIR, *au sonpirail de sa cave.*

LENOIR.

La nôce!.. présent, beau-père, présent!.. mais un instant, tout est-il pacifié?

LAFRANCE..

Oui, oui, et je vous présente mon gendre.

LENOIR.

Comment?.. votre gendre!.. ah! ça, pas de mauvaises plaisanteries...

CHARLES.

Oui, monsieur Lenoir, ma sœur épouse Fernand.

LENOIR.

Qu'entends-je! je tombe de mon haut... (*Il disparaît.*)  
aye! aye! aye!

LAFRANCE.

Mon Dieu! se serait-il blessé?

LENOIR, *sortant de chez lui en boitant.*

Au contraire, au contraire... mais l'émotion... la colère... la surprise... diable! diable! diable! et votre parole, père Lafrance?.. ah! ça, vous me traitez tout-à-fait en ennemi ici.

FERNAND.

Des ennemis! nous n'en avons plus!.. les espagnols et les français ne forment désormais qu'une seule famille.

LENOIR,

En vérité?

CHARLES.

Oui, Mousieur; grâce au génie du Prince généralissime, au dévouement de nos généraux, à la bravoure de nos soldats, le Roi d'Espagne est libre, et la paix est signée.

LENOIR.

La paix est signée! diable! diable! diable! qu'est-ce

que vous me faites l'honneur de me dire!.. en êtes-vous bien sûr?

LAFRANCE.

Si nous en sommes sûrs?.. voyez plutôt ces préparatifs... ces guirlandes...

LENOIR.

Comment ces guirlandes?... c'était à cause de...

LAFRANCE.

Et oui...

LENOIR.

Hé! bien, fiez-vous donc aux nouvelles!.. maudits journaux!.. quel rôle, ils me font jouer!.. c'est que j'ai tout-à-fait l'air d'un... ce n'est pas que toujours... dans les affaires... je sais bien que j'ai eu comme cela un air... mais moi, je ne connais que la route droite... je l'ai toujours dit... c'est la meilleure... et malgré tout, je suis bien certainement et au fond de mon cœur... Ah! ça, vous êtes bien sûr que la paix est signée... dans quel journal l'avez-vous lu?

LAFRANCE.

Nous en avons une assurance plus certaine... le duc d'Angoulême est attendu ici; d'un moment à l'autre. Il retourne à Paris.

LENOIR.

Le duc d'Angoulême!.. le petit-fils d'Henri IV! oh! alors, il n'y a pas reculer... diable! diable! diable! aujourd'hui, que le duc... que la paix... ma foi, vive le Roi! vive le duc d'Angoulême!

LAFRANCE.

Bien! voisin, touchez-là... voilà ce qui s'appelle parler... je l'ai toujours dit; il y avait du remède chez vous.

NICOLAS.

J'crois ben! un docteur en médecine.

CHARLES.

Allons, monsieur Lenoir, à présent que vous êtes des nôtres; venez avec nous au-devant de notre bon Prince.

LENOIR.

Je vous suivrai de grand cœur... c'est malheureux, cependant de rester garçon... je lui aurais présenté ma femme.

LAFRANCE.

Allons, allons, courons tous au-devant de lui.

## SCENE XII.

LES MÊMES, UN AIDE-DE-CAMP DU PRINCE.

CHARLES.

Un aide-de-camp du Prince !

L'AIDE-DE-CAMP.

Mes amis, son Altesse Royale, forcé de suivre une autre route, m'a chargé de vous exprimer ses regrets. Votre amour et votre dévouement ne l'en ont pas moins touché.

LAFRANCE.

Quoi ! nous ne verrons pas notre bon Prince !

CAROLINE.

Quel malheur !

LAFRANCE.

Si fait, morbleu ! nous le verrons et à Paris, encore !

CAROLINE.

Nous irons à Paris ?

LAFRANCE.

Oui, mes enfans ! et d'un seul coup, nous jouirons de la présence de notre bon Roi, du Duc, et de toute la Famille Royale.

CHOEUR.

*(Tous à l'Aide-de camp, en le reconduisant.)*

*Air : de Jean Le Paris.*

Exprimez bien tous nos regrets  
A ce bon prince, que chacun révère.  
Nous lui devons, dans c'jour prospère,  
Le bonheur, la gloire et la paix.

*( L'aide-de-camp sort. )*

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* L'AIDE-DE-CAMP.

LAFRANCE.

Eh ! bien , en danse , nous autres !

VAUDEVILLE.

Air : *Contredanse de Joueur d'Orgue.*

C'est la paix , la paix , la paix ,  
Qui met toute la France  
En danse ;  
C'est la paix , la paix , la paix ,  
Qui charme les Français.

TOUS.

C'est la paix , etc.

LAFRANCE.

Not' bon roi , que chacun adore ,  
D'not' pays assur' les destins ;  
Et c'est pas tout , il sait encore  
Fair' le bonheur d'ses voisins.

TOUS.

C'est la paix , etc.

CHARLES.

La France a recouvré sa gloire ,  
Grâce à notre prince chéri ,  
Pour commander à la victoire ,  
Le ciel nous rend un Henri.

TOUS.

C'est la paix , etc.

FERNAND.

Pour le génie et la prudence ,  
Pour la valeur , pour la bonté ,  
En Espagne , c'est comme en France ,  
Son nom partout est cité.

TOUS.

C'est la paix , etc.

( 30 )

NICOLAS.

Tout l'mond' dit que j'n'ai pas d'courage ;  
On n'peut pas guérir de la peur.  
Je tremblais pour tout le village ;  
Si j'n'ons pas d'cœur , j'ons bon cœur.

TOUS.

C'est la paix , etc.

LENOIR.

Les soldats français d'âge en âge ,  
Du trône furent les soutiens ,  
En fait d'honneur et de courage ,  
Les nouveaux val'nt les anciens.

TOUS.

JEANNETTE.

De not' bon prince la campagne ,  
Des malheureux sèche les pleurs.  
Pendant qu'il triomphe en Espagne ,  
En Franc' ell' gagn' tous les cœurs.

TOUS.

C'est la paix , etc.

CAROLINE , *au public* .

Messieurs , ce sujet doit vous plaire ,  
Nous comptons tous sur un succès.  
Ne nous déclarez pas la guerre ,  
Le jour où l'on fait la paix.

TOUS.

C'est la paix , la paix , la paix ,  
Qui met toute la France  
En danse ;  
C'est la paix , la paix , la paix ,  
Qui charme les Français.

20 JU 68

FIN.